

tique sans bouleversements majeurs de nos institutions. Elles portent entre autres sur l'amélioration de la compétitivité des économies régionales. Pour y parvenir, on admettra qu'il faut favoriser : la diversification, le renforcement de la cohésion sociale, l'amélioration des réseaux de transport, l'essor de la deuxième et troisième transformation, le développement de nouveaux produits touristiques et la protection du patrimoine naturel et culturel... Je suis, par ailleurs, en accord avec le constat favorable qu'il dégage des CRÉ : un pas dans la bonne direction. Pour avoir vu pendant des années comment fonctionnait en Mauricie/Bois-Francs l'ancien CRD, je n'ai pas versé une larme en apprenant sa reconversion en CRÉ. Et je suis aussi d'accord avec Vachon lorsqu'il parle – un tant soit peu – de la décentralisation en évoquant le danger que certains élus se comportent en petits potentats (en France, on parle du danger de l'avènement de nouvelles baronnies).

Il revint à Gilles Paquet, reconnu pour son franc parler (les vraies affaires comme on dit sur les lignes ouvertes), de commenter les propos des différents collaborateurs. Ayant été responsable d'une chaire sur la gouvernance, c'est sans surprise qu'on y trouve une définition et une référence au fameux triangle de Boulding avec pour chaque sommet : économie, politique, société. Néoclassicisme oblique, les partisans d'un rôle dominant de l'État que sont les Courtemanche, Tremblay et Petrella font l'objet de gentils sarcasmes. C'est le concept de l'État jacobin (moi je suis plutôt girardin, en matière de foot comme en matière de gestion administrative) que critique, non sans une certaine pertinence, l'économiste d'outre-canal Rideau. Or, tel que bien précisé, au sein de l'État il existe des intérêts qu'on ne veut pas voir compromis par la dilution des pouvoirs. Ayant la chance de suivre d'assez près la mise en œuvre de la PNR, je ne peux qu'exprimer mon accord avec Paquet quand il y voit un bon exemple d'une pratique administrative décentralisée qui donne de bons résultats, malgré la faiblesse des montants investis (il y aura davantage pour la deuxième phase, heureusement).

Tout ce débat me fait penser à cette remarque d'un collègue africain lors d'un séminaire sur la... décentralisation tenu au Bénin il y a trois ans. *Trop d'État fait mourir d'étouffement, pas assez d'État fait mourir d'inanition.* Pas toujours facile de trouver le juste équilibre, mais encore faut-il vouloir le chercher. Si

SRQ a la bonne idée de faire une nouvelle édition de cet ouvrage dans quelques années, je lui recommande de faire appel, en plus de Gilles Courtemanche, à quelques collaborateurs du numéro d'*O&T* du printemps-été 2006. ■

**Diane-Gabrielle Tremblay  
et Rémi Tremblay (sous la direction de)**  
***La compétitivité urbaine à l'ère de  
la nouvelle économie : enjeux et société***  
**Québec, Presses de l'Université du Québec  
2006, 410 p.**

Cet ouvrage issu du colloque 2005 de l'Association d'économie politique (AEP) résulte des efforts conjoints de la Chaire Bell en technologies et organisation du travail, de Télé-Université de l'UQAM et du Centre de recherche sur les innovations sociales (CRISES-UQAM). Comme on le voit avec le titre, il y est beaucoup question de la « nouvelle économie ». Les responsables de cette initiative ont donc fait fi de la conclusion auxquelles étaient venus les principaux participants (dont Jean Gadrey, de l'Université de Lille I) lors du colloque de 2002 de l'APE. Dans la foulée de l'hécatombe des *dot.com*, on avait alors convenu qu'il n'y avait jamais eu véritablement de nouvelle économie. Ce qui n'est pas sans me rappeler un autre colloque de l'AEP, au plus fort de la crise du travail des années 1990 où les participants se sont entendus comme larrons en foire en évoquant le concept de société dite post-salariale. Une expression contredite par les faits, et qui est donc passée à la trappe. Apparemment, il redevient pertinent de parler de « nouvelle économie » (même si les nouvelles technologies qui en justifient l'utilisation commencent à ne plus être vraiment nouvelles). Pas moins de 23 universitaires ont contribué à cet ouvrage. Devant forcément faire des choix, je m'en tiendrai aux auteurs les plus intéressants parmi ceux qui sont familiers aux lecteurs d'*O&T*.

Diane-G. Tremblay de Télé-Université-UQAM, dont certains travaux ont déjà été évoqués dans cette chronique, à uni ici ses efforts à un de ses jeunes collègues, Rémi Tremblay, dont on aura sûrement l'occasion d'entendre parler dans les prochaines années. Ils présentent l'ouvrage en se référant aux principaux auteurs qui ont marqué l'économie du savoir ces dernières années. On nous prévient qu'il sera beaucoup

---

question de Richard Florida et de son *The Rise of the Creative Class* qui fait l'objet de la critique sans complexe de certains collaborateurs.

Dans une première partie intitulée *Compétitivité et enjeux urbains*, Pierre-Paul Proulx offre le chapitre le plus fouillé au plan de l'analyse statistique. Entre autres objectifs, le professeur d'économie retraité de l'Université de Montréal commente ici divers indicateurs du développement démographique et économique de provinces, États et régions métropolitaines du Canada et des États-Unis afin de mettre en évidence les recompositions territoriales en cours. Une première figure présente les composantes d'un système productif qui se veut à la fois idéal et complet, ce qui permet de mieux saisir la portée du concept de grappes industrielles si cher au maire de la métropole québécoise. L'auteur, dans un premier tableau, présente, dans un ordre décroissant d'importance, les dix premières grappes industrielles du Québec. Elles vont de la chaussure aux produits agricoles en passant par la pêche et ses produits dérivés. De son étude très fouillée, Proulx dégage que, si la proximité géographique est essentielle pour la compétitivité, il n'en demeure pas moins que le changement technologique allège le poids de la distance comme contrainte. Ceci étant admis, les décideurs économiques doivent porter leur attention au système de production des régions en incluant les sous-systèmes d'innovation et les grappes industrielles (en nombre restreint), tout en reconnaissant l'interdépendance entre les aspects économiques, politiques et culturels. Ceci, il va sans dire, sans négliger l'importance de la proximité pour tout ce qui touche l'innovation et la croissance.

Vient ensuite la contribution du directeur d'O&T, MUP pour les familiers, qui a recours à une intéressante figure pour présenter son modèle interactif de l'innovation dont certaines composantes se retrouvent dans le système de production évoqué plus haut. Deux Proulx ne peuvent que s'entendre. Cependant, Marc-Urbain Proulx, dans une section sur la dispersion manufacturière, se distingue de son homonyme et confrère. S'il est vrai, écrit-il, qu'on observe à travers le monde de plus en plus de concentrations d'activités de production sous la forme de districts, de milieux ou de zones spécifiques, il faut reconnaître qu'au Québec, mis à part les districts de la fourrure de Montréal et celui du meuble dans le comté de Maskinongé, les districts industriels (ou leurs variante : système de productions locaux SPL) à ne pas confondre

avec les grappes), brillent par leur absence. C'est pourquoi j'ai toujours été étonné par l'intérêt que portent certains collègues du réseau UQ à ces systèmes de production. Je ne connais rien du district de la fourrure, mais je crois connaître le secteur du meuble dans Maskinongé pour y avoir fait des travaux de recherche. En conséquence, je ne suis pas certain que la fameuse coopération-concurrence – qui caractérise un SPL – se vérifie. Demandez aux dirigeants de Bermex International s'ils coopèrent avec Canadel et vous verrez ce qu'ils vous répondront... Enfin, il importe de signaler que Marc-Urbain Proulx distingue quatre types de zones économiques en émergence sur le territoire québécois dans les secteurs allant du primaire au quaternaire (Cité multimédia, Cité de l'optique-photographique, etc.).

Dans une deuxième partie, *Des cas de villes et de clusters*, Juan-Luis Klein, Diane-Gabrielle Tremblay et Jean-Marc Fontan nous parlent du district de la fourrure mentionné plus haut. On savait que les Grecs, au milieu des années 1950, ont été responsables de l'implantation des premières pizzerias à Trois-Rivières, or apprend ici que c'est également à des Grecs (pas les mêmes...) que l'on doit l'essor de l'industrie de la fourrure dans le Vieux-Montréal. Mais, comme le signalent les auteurs, l'industrie doit faire face au défi d'un marché davantage globalisé et à celui qui prend la forme de pressions foncières qui forceront à d'inévitables délocalisations.

Par la suite, deux jeunes auteurs ont su retenir fortement mon attention : David Doloreux de l'Université d'Ottawa et Richard Shearmur d'INRS-UCS. Avec l'exemple d'un cluster maritime en devenir, nos amis s'interrogent sur la pertinence de chercher à développer ce type de système en région périphérique. Ayant en tête les exemples brésiliens qu'il m'a été donné de voir dans le *Norsdeste* où l'on implante, parfois à partir de presque rien, des *Arranjos productivos locais* (une adaptation des systèmes de production locaux), je ne peux que reconnaître la pertinence de l'argumentation ici proposée. Comme ces deux auteurs, je me suis souvent demandé si l'on peut faire la promotion des clusters. Or, comme ils l'écrivent, les recherches traitant des clusters (ou districts et autres SPL) ne précisent pas, cependant, la manière dont devrait être élaborée une politique régionale des clusters et comment elle devrait être implantée. Malgré cet handicap, nos jeunes auteurs reconnaissent qu'il existe de toute évidence un groupe d'entreprises et d'institutions au

---

sein des régions du Québec maritime qui peut se voir définir comme un cluster maritime. Reste à mettre en place, selon eux, des institutions et des mécanismes de soutien (comme le font les Brésiliens) pour accroître les activités du cluster en question.

On en arrive à la dernière partie, *La classe créative vue sous divers angles*. Ces angles sont ceux adoptés par, à nouveau, Richard Shearmur, et ensuite Guy Chiasson de l'UQO et de Myrtille (quel beau prénom, aussi beau que Gentiane...) Roy-Valex doctorante en études urbaines à l'INRS-UCS. L'espace manque pour rendre justice à ces trois auteurs qui font une analyse critique particulièrement pointue des travaux de l'icône en matière urbaine qu'est devenu Richard Florida. C'est Shearmur qui se fait le plus percutant pour, apparemment, avoir mal digéré le plat à 85 \$ qu'il a dû avaler pour entendre le concepteur de la *Classe créative* et celui qui voit dans Montréal grâce, entre autres, à son index *guay* un grand facteur de progrès. Aurait-il influencé la décision de tenir les trop fameux *outgames* de juillet dernier ? Shearmur estime que la question n'est pas tant de savoir s'il existe un lien entre « talent » et croissance, mais de savoir si le talent cause la croissance ou si la croissance attire le « talent ». On sait que, pour Florida, les villes doivent attirer le talent, et ensuite la croissance en découlera. Shearmur démontre ici que le contraire peut se vérifier avec une forte probabilité. De cette façon, les régions en croissance pourraient attirer les personnes éduquées faisant partie de ces 30 % que Florida associe à sa *classe créative*. De son côté, Guy Chiasson reproche à Florida de faire peu de cas de la question de la démocratie locale qui, pourtant, fait bel et bien partie de la qualité d'un milieu de vie. En s'inspirant du cas de la Ville de Gatineau, le jeune sociologue s'interroge à savoir si une démocratie locale forte fait partie de ces ingrédients qui contribuent à rendre un milieu attrayant.

Enfin, moins critique que son professeur, M. Roy-Valex aborde la problématique « floridienne » en situant les rapports entre le « culturel » et « l'économique ». Elle reconnaît à l'expert d'outre frontière le mérite d'avoir su attirer l'attention des élites locales et des décideurs sur la part du culturel dans les réalités économiques nouvelles des sociétés hautement industrialisées et urbanisées.

L'ouvrage se termine par une conclusion d'ensemble due à Jean-Marc Fontan de l'UQAM. Ce grand pro-

moteur de l'économie sociale devant l'éternel parvient à faire un lien entre son sujet de prédilection et l'économie des connaissances. Hé oui, qui sait ? Peut-être que le jour n'est pas loin où les entreprises d'économie sociale d'aide domestique utiliseront des robots qui sauront repasser, faire la vaisselle et donner le bain à leurs clients en perte d'autonomie. Avec ce clin d'œil d'un humour trop facile, je ne peux que recommander fortement la lecture de ce volume dans lequel, faut-il le souligner, malgré certains auteurs que l'on invite à contribuer parce qu'ils ont bien voulu participer au colloque à l'origine du volume, on trouve véritablement ce fil conducteur, d'un riche contenu, qui fait défaut à trop d'ouvrages collectifs. ■

**Louis-Edmond Hamelin**  
***L'âme de la terre : parcours d'un géographe***  
**Québec, Éditions Multimondes**  
**2006, 246 p.**

Quel aurait été le parcours de Louis-Edmond Hamelin s'il était né en 1973 plutôt qu'en 1923 ? Alors qu'on ne cesse d'évoquer les problèmes qu'entraîne le réchauffement global, celui qui fut mon recteur (1977-1983) se serait-il rendu célèbre dans le milieu académique vers 2003 en inventant le concept de *nordicité* en tant que spécialiste de la géomorphologie périglaciaire ? Question sans réponse. Au début des années 1950, en terre québécoise, par l'étude des formes de terrain mises en place ou modifiées par les processus géologiques se manifestant dans un contexte de climat froid, l'un de nos plus célèbres disciples de Strabon (géographe grec ayant vécu au temps du Christ) faisait office de pionnier. Dans ce passionnant ouvrage qui prend la forme de mémoires écrites dans plusieurs chapitres à la troisième personne, Hamelin fait connaître ses faits et gestes d'une carrière académique amorcée à son retour de Grenoble avec doctorat d'université sous le bras en acceptant une poste de chargé de cours de son *alma mater*, l'Université Laval. Un poste qui ne tardera pas à se transformer en celui de professeur régulier qui le conduira à participer à la fondation du Centre des études nordiques.

Comment réagit-il, lui qui se distingua par des missions à travers le monde et par la réception de multiples prix, à l'inquiétude que soulève la fonte de la calotte polaire ? On n'en sait rien par cet ouvrage qui décrit, entre autres choses, le Nord tel qu'il l'a connu